

Visions partagées après la perte de l'être aimé

Le mystère d'un homme depuis sa date de naissance à celle de sa mort.

★★ **Le banc** Récit De Marianne Sluszny, Academia, 184 pp. Prix env. 17,50 €

Un long prologue ouvre le récit que partage Marianne Sluszny avec *Le banc*. On y découvre une femme venue vider l'appartement où elle a vécu avec un homme décédé depuis "trois ans et cinq mois". Une vie heureuse. Une mort douloureuse. Une tumeur au cerveau a, en effet, emporté le compagnon qu'elle a peu à peu vu rendre physiquement les armes à la maladie tandis que, jusqu'au bout, il demeurait l'homme intègre et digne qu'il avait toujours été. Se voulant doux et rassurant, il avait su, dans ses derniers mois, rallier un sens de la fête signifiant que tout allait bien. À partir de là, le livre se joue en deux parties. Celle où lui se souvient de ses combats de vie pour devenir l'homme d'images qu'il a été. Celle où elle évoque la manière dont elle a ressenti le cheminement de sa maladie et sa dégradation.



La route fut son bonheur, la liberté sa nécessité

"Je suis né le 14 septembre 1944". Entre sa date de naissance et celle de sa mort se déploie tout le mystère d'un être que l'on ne peut jamais être sûr de rejoindre vraiment. On y accède par strates, au gré de ce que celui qui se confie veut bien laisser entrevoir de lui. Ce que fait Marc, d'abord à travers le traumatisme emporté de l'enfance lorsque sa mère le culpabilisa à propos de son jeune frère né "étrange": "Yves n'est pas tout juste... C'est de ta faute... Tu as volé toute l'intelligence...".

Fils d'une mère intransigeante et égoïste, il a 14 ans lorsque son père meurt. Il fait l'école buissonnière en réponse à la rage qu'elle manifeste lorsqu'il lui avoue son rêve de devenir un homme d'images et non pas le médecin qu'elle envisage. Encouragé par un professeur des Beaux-Arts, il suivra sa voie, deviendra durant son service militaire assistant réalisateur pour la télévision – "un temps de luxe absolu" – et, bientôt un cinéaste libre à la vaste culture encyclopédique et littéraire dans une trajectoire de réalisateur de reportages, de dramatiques télévisuelles, de fictions... La route fut son bonheur, sa bibliothèque son univers favori. Ses cendres furent dispersées sous un banc de la ferme de vacances du couple où, entre Furnes et Ypres, il avait tant contemplé les fleurs et les oiseaux.

"Tu as toujours aimé la ville", souligne pourtant la narratrice, rappelant combien il avait observé le parc Josaphat – son "Central Park" à lui – depuis les fenêtres de son bureau de Schaerbeek. Relayant le récit, elle fait revivre les peurs, impuissances, combats et espoirs suscités par l'ébranlement physique de l'homme qu'elle a aimé, mais elle dit aussi ce que furent les curiosités, révoltes, besoins de liberté qu'il garda. Reposant sur une série de faits qui s'enchaînent sans autre intrigue qu'une issue annoncée fatale dès le début – ce qui, à la longue, s'avère un peu lassant –, elle témoigne pourtant de son ressenti, donnant cours aux accents troublants d'une vérité vécue. Et pas seulement par l'auteur. Le désarroi, l'émotion, le chagrin, la tendresse, les refus qui relient entre eux les protagonistes de cette histoire recouvrent une vérité omniprésente et terrible que l'on se refuse souvent à regarder en face: "On ne veut pas savoir et on sait très bien".

Une manière de faire revivre un homme derrière sa perte. Et de s'y retrouver par l'écriture et la mémoire une énergie mise à mal à travers l'épreuve.

Monique Verdussen